

Suivre Anne Hébert pas à pas

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE, *Anne Hébert, vivre pour écrire*, Montréal, Les Éditions du Boréal, octobre 2019, 509 pages

Françoise Bouffière

Volume 14, Number 2, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93029ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouffière, F. (2020). Review of [Suivre Anne Hébert pas à pas / MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE, *Anne Hébert, vivre pour écrire*, Montréal, Les Éditions du Boréal, octobre 2019, 509 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(2), 27–28.

ce qui se dépose
dans la culture

Suivre Anne Hébert pas à pas

Françoise Bouffière
Orthopédagogue

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

ANNE HÉBERT, VIVRE POUR ÉCRIRE

Montréal, Les Éditions du Boréal,
octobre 2019, 509 pages

Madame Lamontagne a bien des cordes à son arc. Femme active dans le monde de la littérature d'ici comme d'ailleurs, elle est journaliste, éditrice et écrivaine. Sa biographie, *Anne Hébert, vivre pour écrire*, permet de suivre pas à pas la romancière et poète, de sa naissance le 1^{er} août 1916, à Sainte-Catherine de Fossambault, jusqu'à sa mort le 22 janvier 2000 à Montréal.

Les deux premiers chapitres du livre et leur prélude, soit «L'arrivée», «Le vivier» et «Jours d'enfance», nous mettent en présence des «forces vives qui dicteront un jour à Anne Hébert *Le Tombeau des rois*, *Le torrent*, *Les chambres de bois*» (p. 52). Marie-Andrée Lamontagne décrit l'enfance et l'adolescence de l'écrivaine recluse à cause de la maladie, une tuberculose qui n'en était pas une finalement. Sinistre isolement de la jeune femme, des années durant, dans une chambre semblable à celle qui ouvre le roman *Kamouraska*. Enfermement que seule la lecture vient distraire. Confrontation avec la maladie et la mort: maladie de son père, mort de sa sœur Marie et de son cousin, Saint-Denys Garneau, «sa véritable influence consciente et assumée» (p. 78). Tel est le creuset de l'imaginaire qui a forgé la poésie hébertienne, qui a fait naître ces mots austères, ces vers sans un mot de trop ainsi que cette violence juxtaposée à la beauté. Cette partie de la biographie invite à relire *Le Tombeau des Rois* imprimé en France en 1960 aux éditions du Seuil avec une présentation de Pierre Emmanuel et notamment le très beau poème «Il y a certainement quelqu'un» ou encore «La fille maigre»; des poèmes qui évoquent ces années où rodent la maladie et la dépression juxtaposées à une grande sensibilité à la beauté du monde.

Dans les douze autres chapitres de la biographie, Marie-Lamontagne raconte le quotidien de l'écrivaine, en France principalement. Le lecteur saura tout sur Anne Hébert, la femme: son besoin d'écrire, son travail acharné et épuisant, ses voyages, la couleur de ses murs, sa relation avec le français Roger Mame et ses précieuses amitiés avec Jeanne Lapointe, Hélène Cixoux et Monique Bosco. Il fera connaissance avec

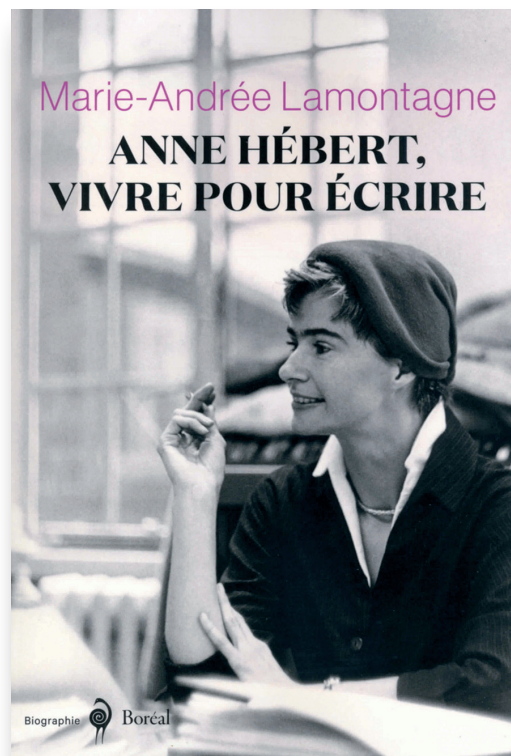
son adorable chat tout en suivant ses déménagements à Paris. Il suivra les allées et venues entre Paris et Menton, entre Paris et le Québec où l'auteure de *Kamouraska* retourne souvent.

Quel souci du détail!

La biographe n'avance ni n'affirme quoique ce soit sans référence. Aucune interprétation. Tout est documenté et tout se tient. Comment s'y prend-elle? Tout abord, en nous ouvrant la correspondance d'Anne Hébert, correspondance abondante avec son frère, ses parents, ses éditeurs, ses amies. Puis, en nous livrant les témoignages des gens qui l'ont fréquentée et qui présentent une image dépassant la légendaire beauté et discrétion attribuée d'emblée à cette grande dame. Ces 509 pages sont le résultat d'un travail d'orfèvre, né de la passion et de la patience de l'archiviste, des recherches échelonnées sur une bonne dizaine d'années comme nous l'explique Marie-Andrée Lamontagne dans «Envoi», à la fin de son livre. Quel travail consciencieux! L'est-il au point de nous perdre dans le détail? L'est-il au prix de sacrifier l'œuvre à l'écrivaine? Le lecteur jugera. On ne trouvera pas d'analyse des œuvres dans cette biographie. S'il le désire, le lecteur pourra se référer aux travaux littéraires de Nathalie Watteyne et particulièrement à ceux d'Anne Ancrenat qui démontrent avec beaucoup de pertinence l'émergence du discours féministe au cœur de l'œuvre d'Anne Hébert. Marie-Andrée Lamontagne ne touche pas à cette dimension, mais elle décrit une femme qui, une fois émancipée de sa famille, vit librement.

Anne Hébert est allée en France pour s'émanciper de l'hyper protection paternelle et pour écrire loin des siens. Elle a publié certes à Paris, mais elle a été d'abord reconnue ici, chez nous, par les siens et c'est vers les siens qu'elle est revenue après la mort de sa mère. C'était important de nous le rappeler.

Pour ce qui est de l'écriture comme telle, j'ai dû me contenter d'une lettre adressée à Albert Bégin en mai 1953, lettre dans laquelle on trouve ces deux magnifiques phrases: «Je renverse les mots, comme dans un sablier. J'attends que les mots, un par un, pareils à des grains de sable, passent de l'autre côté de la vie, "à l'endroit du monde" [...]» (p. 172.) À lire ces mots, je me suis



demandé si le titre de la biographie *Vivre pour écrire* aurait pu être *Écrire pour vivre*, car il semble que c'est ce dont il est question pour Anne Hébert.

Une des nombreuses qualités de cette biographie, ce sont les pistes de lecture qu'elles offrent au lecteur. La première est un retour sur le Québec du XIX^e siècle. L'ouvrage comprend un arbre généalogique très détaillé de la famille d'Anne Hébert dont les parents qui aimaient dire qu'ils étaient les descendants de Louis Hébert côté père et de Jean Juchereau côté mère, des gens très en vue qui ont hérité de seigneuries, dont celle de Fossambault. Leur fille, Anne, a été imprégnée de ses étés passés dans la lumière du manoir de Sainte-Catherine en alternance à la noirceur des hivers passés dans la maison familiale, avenue du Parc, à Québec. La biographe traduit bien l'atmosphère des années 1920-1940, le conformisme d'une époque où procréer ou créer, entre autres, impliquait forcément un choix. On sait celui qui s'imposait à Anne Hébert quand elle a rompu ses fiançailles.

Deuxièmement, en racontant le difficile parcours du combattant d'Anne Hébert pour se faire éditer, c'est l'histoire des maisons d'édition ici et de France, celle des prix et des concours que Marie-Andrée Lamontagne relate. Troisièmement, comme parallèlement au travail d'écriture sans relâche, Anne Hébert a une vie sociale bien remplie, Marie-Andrée nous permet de rencontrer une foule de personnages dont le peintre, Jean-Paul Lemieux, qui voyageait sur le bateau qui a conduit Anne Hébert en France, puis Jean LeMoyne, Gilles Marcotte, Claude Hurtubise, Albert Béguin, Jean Cayrol et tous ceux qui ont marqué la vie de cette femme et dont, sur sa lancée, Marie-Andrée Lamontagne nous raconte



Anne Hébert

suite de la page 27

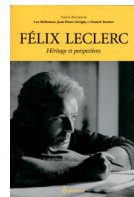
aussi qui ils étaient. Pour notre plus grand intérêt, la biographe s'attarde parfois sur la réception de certaines œuvres et sur des rapports de lecture des éditeurs. C'est pour le lecteur une invitation à relire *Les fous de Bassan*, ou encore à découvrir des œuvres moins connues que *Kamouraska*, telles que *L'enfant chargé de songes*, *Le premier jardin*, ou *Héloïse*, etc., car la liste est longue.

Enfin, notons que cette biographe a le mérite de mettre en évidence l'enracinement profond d'Anne Hébert en terre québécoise (contraire à l'opinion publique). Elle combat cette vision d'une Anne Hébert jugée plus française que québécoise et qui aurait abandonné le Québec. C'est absolument faux. Tous ses livres, nous dit justement Marie-Andrée Lamontagne, tous ses poèmes et son cœur sont ancrés ici et n'auraient pu jaillir d'ailleurs. Anne Hébert est allée en France pour s'émanciper de l'hyper protection paternelle et pour écrire loin des siens. Elle a publié certes à Paris, mais a été

d'abord reconnue ici, chez nous, par les siens et c'est vers les siens qu'elle est revenue après la mort de sa mère. C'était important de nous le rappeler.

Cette si minutieuse biographie a déjà trouvé ses lecteurs. Elle a de l'envergure. Elle vient combler un manque et était d'ailleurs attendue dans les universités. La somme vertigineuse de références qu'elle contient sera utile à tous ceux qui s'intéressent à cette grande écrivaine québécoise. Personnellement, allez savoir pourquoi j'y ai cherché en vain cette Anne Hébert capable d'écrire à la fin de *Kamouraska*, ces terribles phrases :

L'épouse modèle tient la main de son mari, posée sur les draps. Et pourtant... Dans un champ aride, sous les pierres, on a déterré une femme noire, vivante, datant d'une époque reculée et sauvage. Étrangement conservée. [...] Chacun se dit que la faim de vivre de cette femme, enterrée vive, il y a si longtemps [...] doit être si féroce et entière, accumulée sous la terre, depuis des siècles (p. 249).



Félix Leclerc

suite de la page 26

Dans le travail d'édition de l'ouvrage découpé en trois grandes sections, on a inséré des entrevues en guise d'interludes qui synthétisent parfaitement le propos général. Le compositeur Stéphane Venne livre sa compréhension de l'œuvre musicale et littéraire, et il affirme une chose très significative à son propos, qui fait écho à l'analyse de Plamondon sur *Pieds nus dans l'aube* et *Moi, mes souliers*. Il vaut la peine de le citer :

Leclerc, c'est l'avènement en chanson de l'intériorité, comme quand on est devant une sculpture, comme quand on est devant une toile. C'est en cela qu'il est historique, qu'il est fondateur. Les chansons de Leclerc, il faut les écouter, il faut leur prêter l'oreille, bref, il faut s'y abandonner, presque s'y subordonner, subir leur force d'attraction... et c'est comme ça depuis la première chanson que Leclerc a écrite. Et Leclerc gageait sur son intériorité. Juste là-dessus (p. 97.)

Une façon de parler de ses ailes de géant.

L'autre versant que l'on appréciera dans les perspectives soulevées par l'ouvrage, c'est celui où on voit en Félix un précurseur d'une pensée écologiste. L'idée pourrait sembler une forme de récupération, mais plusieurs de ses textes ont été repris dans le cadre d'albums parus ces dernières années et engagés dans des luttes environnementalistes. Pensons entre autres aux albums lancés par l'organisme Eau secours!, fondé en 1997. Comment ne pas voir le lien intime qui unit Leclerc à la nature, omniprésente dans son œuvre, incontournable.

L'universitaire Robert Proulx, dans l'article consacré à cet aspect de l'œuvre de Leclerc, remarque que dans des textes plus tardifs, ce dernier met de l'avant l'inquiétude grandissante de la détérioration de la nature par l'homme et son industrie, comme dans « Le tour de l'île ». En préface, Marie-Thérèse Lefebvre exprimait bien ce qu'il faut retenir :

Longtemps qualifié à juste titre, de premier chantre de l'identité québécoise, aujourd'hui acquise et assumée, Félix Leclerc lègue une œuvre qui est depuis reconsidérée dans sa dimension artistique et universelle. La poésie sonore de ce troubadour des temps modernes parle à la jeune génération sous un angle nouveau, évoquant un retour aux valeurs humaines et écologiques essentielles en cette ère de capitalisme outrancier (p. 10).

COMMENT SE RIRE DE L'ARCHER ?

Il y a beaucoup en Félix. Une histoire du champ artistique canadien puis québécois, de la chanson à la littérature écrite, un moralisme paysan (prendre ici «moralisme» dans son sens classique d'observation des mœurs), et plus que paysan: le genre humain y est peint, dans ses lâchetés et ses bassesses, et dans ses aspirations les plus nobles et les plus amoureuses. Il y a chez Félix l'amour d'un pays, l'amour de la nature et puis, plus tard, la pointe d'un engagement plus politique. Également, de l'écologisme avant son temps. Les compositeurs interviewés dans ces actes le soulèvent aussi: les influences musicales sont plurielles, entre autres tzigane et blues des États-Unis. Le lien avec la France, si important, est là, mais l'ancrage américain aussi et, avec les allures parfois d'un troubadour du Moyen-Âge, Félix ouvre vers une modernité et une universalité. J'en mets certainement beaucoup trop pour un seul homme. Car seul avec sa guitare et la plume trempée dans le bleu du ciel, il n'était cependant pas seul. D'autres noms importants ont gravité autour de lui, Guy Mauffette ici, Jacques Canetti en France, ont favorisé l'envol.

J'aurais bien pris quelques mots sur *Le fou de l'île*, un roman avec une poésie d'une grande beauté écrit en ces années d'inquiétude intellectuelle que sont les années 50. Mais voilà un souhait d'idées que je livre ici, pas une critique. Peut-être devrais-je faire le travail moi-même? Pris dans leur ensemble, ces actes de colloque sont pertinents et fouillés, ils jettent la lumière qu'il faut sur les multiples visages et voix de l'écrivain Félix Leclerc, prince des nuées en quelque sorte, et qui sur les planches de la culture standardisée d'aujourd'hui continue de hanter la tempête.

Mais une alouette n'est pas un albatros.

L'enjeu qui se soulève avec l'œuvre de Félix Leclerc, et c'est ce que je retire de ma lecture de ces actes, c'est la manière dont nous jugeons notre littérature passée. C'est de me rappeler aussi que c'est dans les brèches qu'entre la lumière et qu'il y a une belle fenêtre d'opportunité à relire Félix, à retourner à Félix. Ça veut dire retrouver la liberté. Se rire de l'archer. Encore Stéphane Venne: le compositeur affirme dans son entrevue que «Leclerc en studio ou en spectacle, c'était sa musique et ses paroles, un point c'est tout, il ne devait rien à personne.» Cette phrase se répète, super bien, sans ce qui la précède: il ne devait rien à personne. ❖